



HAL
open science

La grande bouffe (Marco Ferreri, 1973)

Christel Taillibert

► **To cite this version:**

Christel Taillibert. La grande bouffe (Marco Ferreri, 1973). CinémAction, 2002, Cinquante films qui ont fait scandale, 103. halshs-02190551

HAL Id: halshs-02190551

<https://shs.hal.science/halshs-02190551>

Submitted on 22 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christel Taillibert

La grande bouffe (Marco Ferreri, 1973)

Tout au long de sa carrière, Marco Ferreri n'a cessé de déconcerter, de brouiller les pistes, désarçonnant critiques et spectateurs à travers une filmographie longue de 34 films qui sont tous à l'origine de polémiques dans les milieux journalistiques, entre raillerie, indignation et admiration inconditionnelle. Controverses qui prennent à l'occasion la forme d'un véritable scandale, comme en témoigne en 1973 la présentation à Cannes de *La Grande Bouffe*, petite bombe lancée dans la France pompidonienne : immédiatement, les animateurs des élans révolutionnaires post soixante-huitards montent au créneau pour s'élever contre les manifestations conservatistes héritées du Gaullisme dont émanent parfois les relents nauséabonds d'une nostalgie pétainiste à peine masquée. Entre pourfendeurs de la morale et de l'honneur de la nation, et défenseurs de l'audace subversive ferrerienne, *La Grande bouffe* se taille promptement un parfait costume de film-culte...

Générique

Réalisation : Marco Ferreri

Scénario : Marco Ferreri

Co-adaptateur : Rafael Azcona

Dialogues : Francis Blanche

Interprétation : Marcello Mastroianni (Marcello), Ugo Tognazzi (Ugo), Philippe Noiret (Philippe), Michel Piccoli (Michel), Andréa Ferreol (Andréa), Monique Chaumette (Madeleine), Florence Giorgetti (Anne), Rita Scherrer (Anulka), Solange Blondau (Danielle), Michèle Alexandre (Nicole), Cordelia Piccoli (Barbara)

Image : Marco Vulpiani

Son : Jean-Pierre Ruh

Musique : Philippe Sarde

Montage : Claudine Merlin, A. Salfa

Décors : Michel de Broin

Costumes : Gitt Magrini

Effets spéciaux : Paul Trielli

Chef cuisinier : Giuseppe Maffioli

Producteurs délégués : Vincent Malle, Jean-Pierre Rassam

Directeur de production : Alain Coifier

Production : Mara Films (Paris), Capitolina (Rome)

Distribution : N.P.F.

Durée : 125 mn

Résumé

Quatre vieux copains s'enferment dans une grande villa avec de monstrueuses provisions de victuailles pour un suicide collectif organisé sous la forme d'une gigantesque orgie où sexe et nourriture se mêlent...

Généalogie d'un scandale

Quand Marco Ferreri, à l'âge de 45 ans et 16 films derrière lui, se lance dans la réalisation de *La Grande bouffe*, il sort d'un séjour dans une clinique suisse, à la suite d'une grave crise de diabète. Faut-il y voir l'origine du profond pessimisme métaphysique qui teinte son nouveau projet, ainsi que sa fixation sur les vertus funestes de la sainte nourriture que les sociétés occidentales s'enorgueillissent d'engloutir quotidiennement ? Marco Ferreri ne s'est jamais exprimé directement sur les possibles rapports de cause à conséquence entre cet accident personnel et son inspiration cinématographique, toujours est-il que le sujet n'est pas pour surprendre au regard de l'évolution de l'ensemble de son œuvre. Depuis ses débuts dans la mise en scène en 1958, les vices et les faiblesses de la bourgeoisie accaparent son attention. Dirigeant tour à tour son courroux contre l'opulence insolente de nos sociétés capitalistes, l'aliénation collective, l'Église catholique, les institutions, l'argent et le pouvoir, sa révolte inassouvie ne tarde pas à se retourner contre le cinéma et ses auteurs, accusés d'une totale inefficacité révolutionnaire. La noirceur de son regard sur le monde fait de la mort un protagoniste omniprésent de l'ensemble de son œuvre. Rien de surprenant donc, à ce que son nouveau film soit tout entier le récit d'un long et douloureux processus mortuaire, suicide laborieux d'autant plus insoutenable qu'il est ici accompli par le truchement de la nourriture et du sexe, deux éléments que notre société place au sommet de l'échelle des plaisirs.

"La nourriture, la consommation, si vous préférez, permet de tout saisir de notre société"¹ déclarait Marco Ferreri en 1972 déjà, à l'occasion de la sortie en France de *Liza*. C'est donc elle qui sera le vecteur de sa nouvelle offensive contre les bourgeois et la bonne conscience de leurs ventres repus, particulièrement dans un pays comme la France où la gastronomie est revendiquée comme un patrimoine national. "J'ai pensé que le sujet n'était pas négligeable dans un pays qui compte, je crois, 100.000 restaurants. Le bien-être exprimé dans le fait de manger est un signe, un drapeau. Le grand drapeau, on le laisse à la maison, mais la bourgeoisie a quantité de petits drapeaux, et la bouffe est une chose importante, une chose très française"².

L'explosion cannoise

Aucun des membres de l'équipe - pas plus que Ferreri lui-même - n'avait perçu avant de voir le film terminé le profond désespoir qui en découlait. Un tournage entre amis (Mastroianni, Tognazzi, Piccoli, et un nouveau venu dans la famille ferrerienne, Noiret), fait de plaisanterie et de bonne chère les avait en effet maintenus dans l'illusion d'un film léger, plaisant... Ils sont loin d'imaginer alors le formidable potentiel perturbateur, le propos profondément séditieux qui sous-tend *La grande bouffe* et le tollé général que provoquera sa projection à Cannes, en mai 1973.

Avant même le jour J, les bruits ont couru, les chevaux sont en ordre de bataille, les journalistes sont prêts à l'assaut. Il est vrai que Ferreri était déjà entouré à l'époque d'une belle réputation de provocateur, et des films tels que *L'Ape regina*, *Dillinger est mort* ou *La semence de l'homme* avaient déjà provoqué leurs petits esclandres. "On l'attendait, cette *Grande bouffe*, on l'attendait avec impatience, on s'en purléçait à l'avance les babines..."³, écrivait Baroncelli dans *Le Monde*. Et quand le film est enfin

¹ Marco Ferreri, interview de Mireille Amiel, *Cinéma 72*, n°167, juin 1972.

² Marco Ferreri, interview de Jean A. Gili, *Écran 73*, n°17, juillet-août 1973, p 61.

³ Baroncelli, "La marée basse", *Le Monde*, 23 mai 1973.

projeté dans le Palais des Festivals, les réactions sont à la hauteur des attentes. "Et voilà !, peut-on lire dans *La Croix*. Le Festival a reçu en pleine figure, lundi, l'énorme paquet de boue, de stupre et de sanie que le cinéaste Marco Ferreri avait préparé... on oserait presque dire à son intention !"4. Entre exaspération, dégoût, horripilation, indignation et admiration la plus totale, nul sur la Croisette ne reste indifférent à la bravade ferrerienne...

L'objet du délit

Immédiatement, le film divise les rédactions, réveille les vieilles rancoeurs et déclenche un déferlement intarissable d'insultes à l'intention du cinéaste. Mais que lui reproche-t-on exactement ? La véhémence des critiques emprunte différentes directions en fonction de l'endroit où cela fait mal... Pour les uns, c'est la vulgarité du film qui est en cause ("On éprouve une répugnance physique et morale à parler de *La grande bouffe*, de Marco Ferreri. Le seul énoncé de l'intrigue heurte le goût. (...) Ce ne sont que ripailles tristes, orgies culinaires, propos consternants entrecoupés d'intermèdes pornographiques"5) ; d'autres lui reprochent ses fondements nihilistes et mettent en avant des valeurs humanistes ("Le plus grave n'est peut-être pas d'oser montrer ce spectacle dégoûtant, c'est de jouer de ce dégoût pour détruire le respect de soi-même et le respect de la vie. C'est une oeuvre de mort pour plaire aux morts-vivants"6) ; d'autres se cachent derrière les valeurs religieuses de la morale chrétienne ("Si le sacrilège existe, je crois qu'en voilà un exemple : ce que l'on blasphème ici, c'est l'homme, le partage fraternel du pain et la notion même de fête. Ce qu'on sacralise, c'est l'excrément"7).

Pour tous ceux qui en appellent au bon goût et à la morale pour condamner le film, la nationalité de son auteur proscrit toutes circonstances atténuantes à son encontre : déjà excédés par le Bertolucci du *Dernier tango à Paris* ou le Pasolini de *Porcherie*, les mêmes se plaisent à placer *La grande bouffe* dans la continuité d'une cinématographie que l'on se plaît à caractériser comme définitivement obscène : "Pour le Grand Prix de l'abjection, je le vois grand favori, car il bat le dernier film de Pasolini pour la pétomanie. Quant à la demi-livre de beurre de Bertolucci, c'est jeu de premier communiant à côté d'un tuyau de Bugatti qu'on enfile où vous savez. Ce troisième film italien surpasse les deux autres à tous les niveaux et sa chiennerie va au comble de l'ordure"8.

Enfin, une dernière catégorie d'anti-ferreriens, moins exaltés, se contentent de juger le film inintéressant, raté et ennuyeux : "Ce film - si j'ose dire - ne dure que 2 heures, mais je m'y suis emmerdé quatre fois plus qu'à celui de Jean Eustache"9 peut-on lire dans le *Canard enchaîné*...

4 Jean Rochereau, "*La grande bouffe* jusqu'à en crever", *La Croix*, 23 mai 1973.

5 Louis Chauvet, "Un sommet du mauvais goût", *Le Figaro*, 22 mai 1973.

6 Jean-Louis Tallenay, *Télérama*, n°1220, 2 juin 1973.

7 Claude-Marie Trémois, "De la vomissure à vomir", *Télérama*, n°1220, 2 juin 1973.

8 M.D., "Les films qu'on peut ne pas voir", *Le Canard enchaîné*, 23 mai 1973.

9 M.D., "Les films qu'on peut ne pas voir", *Le Canard enchaîné*, 23 mai 1973.

Au box des accusés

Quelle que soit la nature des aspects du film incriminés, ce qui surprend le plus aujourd'hui est la violence et la vulgarité des différentes critiques rédigées à l'époque à propos de *La Grande bouffe*, comme si le ton cru de l'œuvre donnait l'autorisation de se lâcher verbalement. Ces excès de langage et ces démonstrations d'intolérance, souvent accompagnés de menaces, sont dirigés contre des cibles différentes en fonction de la nature du procès intenté au film.

Les uns s'en prennent au cinéaste lui-même, développant à son encontre des propos d'un mépris le plus total : "Ce film est celui d'un malade" écrit Claude-Marie Trémois¹⁰, verdict corroboré par André Brincourt pour lequel *La grande bouffe* "relève plus de la psychiatrie que de la critique"¹¹. Les attaques frontales destinées à Ferreri dépassent d'ailleurs sous le soleil cannois les simples érucations verbales puisque certains en viennent aux mains pour lui exprimer leur indignation... Flegmatique, le cinéaste italien se contente quant à lui d'évincer les coups qui lui sont portés en se protégeant derrière une prétendue naïveté d'intention, et prétendant n'avoir voulu réaliser qu'un "film physiologique" : "L'homme est aussi une machine qui a faim et soif de beaucoup de choses purement matérielles. C'est à cette réalité médicale que je me suis attaché"¹²...

Les différents acteurs qui ont accompagné Ferreri dans cette entreprise ne ressortent pas indemnes des démonstrations d'indignation suscitées par le film. La solidarité qui les lie au réalisateur de *La Grande bouffe* les rend encore plus insupportables aux détracteurs du film. Dans *L'Aurore*, on nous parle ainsi de Michel Piccoli et de Philippe Noiret, prêts "à faire le coup de poing" pour défendre le film et son auteur¹³. C'est aussi un vocabulaire guerrier qu'utilise Odile Grand pour évoquer leur présence à Cannes : "Impeccables, rangés en combattives "formations de la Tortue" propres aux légions romaines, les quatre spadassins de *La Grande bouffe* n'ont même plus besoin d'être manoeuvrés par leur général Marco Ferreri. Ils savaient parfaitement à quoi s'attendre avant même d'arriver à Cannes"¹⁴. Le jeune producteur du film, Jean-Pierre Rassam, apporte lui aussi son grain de sel, défendant violemment le film dans une déclaration fracassante dont Robert Monange rendait compte de la façon suivante : "En résumé, en dehors de lui (je suppose) et de son équipe, les gens du cinéma sont "tous des c..."¹⁵.

Si l'équipe du film en prend pour son grade, la commission de sélection du festival de Cannes n'est pas en reste... Dans *Le Figaro*, on s'exaspère ("Qu'un film comme *La grande bouffe* ait pu être tourné est une chose ; toute autre chose est le fait qu'une telle vomissure ait été "sélectionnée" pour représenter la France au Festival de Cannes"¹⁶) et comme ce fut le cas pour Ferreri, on s'interroge sur la santé mentale des membres de la commission ("Tout le monde à Cannes se demande si les augures chargés de sélectionner les longs métrages admis dans la compétition avaient la tête bien claire le jour où ils ont fait leur choix"¹⁷). Les accusations vont tellement loin que certains intéressés décident de répondre publiquement par voie de presse, tels François Nourrissier dans *Le Point*, ou encore Michel Roux et Christian Bourgeois dans *Le*

¹⁰ Claude-Marie Trémois, "De la vomissure à vomir", *Télérama*, n°1220, 2 juin 1973.

¹¹ André Brincourt, "Bon appétit Messieurs !", *Le Figaro*, 2 juin 1973.

¹² Marco Ferreri, interview de Claude Baignères, *Le Figaro*, 19 mai 1973.

¹³ Robert Monange, "La grande bouffonnerie", *L'Aurore*, 23 mai 1973.

¹⁴ Odile Grand, "La "bouffe" les a rendus isnéparables", *L'Aurore*, 22 mai 1973.

¹⁵ Robert Monange, "La grande bouffonnerie", *L'Aurore*, 23 mai 1973.

¹⁶ André Brincourt, "Bon appétit Messieurs !", *Le Figaro*, 2 juin 1973.

¹⁷ Claude Baignères, *Le Figaro*, 19 mai 1973.

Figaro. Rapidement, les accusations remontent dans la hiérarchie, et c'est André Astoux, directeur du C.N.C. qui est incriminé, celui-là même qui avait, avant la projection, lancé des appels à tolérance dans le journal *Le Monde*. Une lettre sera même envoyée au ministre de la culture afin de lui demander de rendre compte de "ce choix inqualifiable" au sein de la sélection française...

En effet, ce n'est pas tant le fait que le film passe à Cannes qui éveille les rancœurs, sinon le fait que ce film "inqualifiable" ait été choisi pour représenter la France au niveau international... Et rapidement, le "scandale cannois" se colore de relents nationalistes quelques peu douteux... "Au nom de la France ! Qui ose engager la France dans ces abjections ?" peut-on lire dans *Carrefour*¹⁸. Dans le *Figaro*, on réfute catégoriquement la nationalité du film, avançant que seul son financement a des origines françaises : "Toutes proportions gardées, c'est un peu comme si la Joconde était tenue pour un chef-d'œuvre de la peinture française parce que François 1er avait payé les couleurs de Léonard"¹⁹...

Récupérations politiques

Entre ceux qui, brandissant les couleurs du drapeau national, en appellent à la censure et ceux qui défendent le droit inaliénable de chacun à s'exprimer librement, le débat prend rapidement une tournure politique. Et sans effectuer de simplifications outrancières, on assiste dans la presse à un clivage gauche/droite des plus clairs : Dans *Le Nouvel Observateur*, *Combat*, *La Tribune socialiste*, *L'Humanité*, *Jeune Cinéma*... on défend le film, prenant le contre-pied des Jean Cau dans *Paris-Match* ("Honte pour les producteurs de ce film, honte pour son réalisateur, honte pour les comédiens qui ont accepté de se vautrer en fouinant du groin et en grognant de plaisir dans pareille boue qui n'en finira pas de coller à leur peau..."), de *L'Aurore* ou encore du *Figaro* qui titre "A propos de ces films qui nous ont fait rougir de honte au XXVI^e Festival de Cannes"²⁰...

Jour après jour, les journalistes se citent les uns les autres ; les uns s'insurgent contre les "pornographes honteux", les "complices de la mafia gauchiste", les "dévoyés intellectuels"²¹ qui osent défendre le film ; les autres dénoncent "l'inquisition artistique" et le retour de la France pétainiste ("Ces outrances, ce cafardage, des étranglements de pureté, cette opposition entre un art de décadence et un art sain et national : ça nous rappelle quelque chose"²²). Bien sûr, le fait que Marco Ferreri soit inscrit au Parti communiste depuis le début des années soixante-dix n'est pas sans influencer chacun dans le choix de son clan dans la bataille... Consterné par la bassesse des querelles qui agitent le milieu journalistique, le cinéaste se contente d'observer qu'en France, "il n'y a pas besoin de censeur, pas besoin de juge : ce sont les intellectuels du système qui font la répression"²³.

¹⁸ *Carrefour*, cité par Pierre Billard, "Le faux scandale de *La grande bouffe*", *Le Point*, 11 juin 1973.

¹⁹ Claude Baignères, *Le Figaro*, 19 mai 1973.

²⁰ André Brincourt, "Bon appétit Messieurs !", *Le Figaro*, 2 juin 1973.

²¹ Cité par François Nourissier, "La grande bouse", *Le Point*, n°38, 11 juin 1973.

²² François Nourissier, "La grande bouse", *Le Point*, 11 juin 1973.

²³ Marco Ferreri, interview de Jean A. Gili, *Écran 73*, n°17, juillet-août 1973, p 61.

Quand c'est le public qui se révèle adulte...

Le scandale qui éclate au sein du petit monde journalistique ne trouve cependant pas d'échos auprès du grand public qui peut, en France, voir *La Grande bouffe* en salles dès le 22 mai 1973 - avec pour seule restriction une interdiction aux moins de 18 ans. Profitant largement de l'effet publicitaire induit par la croisade dont il est l'objet à l'époque, le film connaît une exploitation sans histoire, dans le calme, ce qui met d'autant plus en évidence un décalage déplorable entre l'attitude adulte du public et l'agressivité de la critique. Ce succès est d'autant plus étonnant que c'est le premier film de Ferreri qui connaît - et connaîtra jamais - un triomphe commercial. Que le film rapporte de l'argent - et beaucoup d'argent - à son producteur, son auteur et ses interprètes (tous en participation) n'est pas sans exacerber l'irritation de ses détracteurs. "Les cochons de payants transformés en payeurs cochons veulent vérifier, Saints Thomas qui auraient perdu leur auréole. Ils exultent à l'idée de savoir jusqu'où on peut enfin aller trop loin. Ils paient pour s'esclaffer, pour mépriser ; pas pour communier" peut-on lire dans *Le Figaro*²⁴...

Le temps mythificateur

Le scandale qui entoure la sortie de *La Grande bouffe* en 1973 et le succès public qui s'ensuit font immédiatement du film de Ferreri un "film à voir", un "film culte", que sa réception s'inscrive dans le sens d'une admiration inconditionnelle ou d'un rejet total. Par la suite, la force de l'œuvre est confirmée par la persistance de l'aspect dérangeant du propos : si aujourd'hui plus personne n'éprouve le besoin de s'insurger contre *La Grande bouffe*, le film n'en a pas moins perdu son caractère inconfortable et sa capacité à horripiler et à indigner. Si la disparition de Marco Ferreri en 1997 porte son œuvre au statut de "mythe culturel", il n'en reste pas moins que celle-ci porte les stigmates d'un scandale sans cesse renouvelé, que Michel Piccoli interprétait magnifiquement comme l'essence même du pouvoir du cinéaste à disséquer les vices de nos sociétés modernes : "Les films de Marco sont des scandales. Pas parce que l'on y voit quelqu'un sauter sur une femme, ou des messieurs jeter du chocolat sur des femmes nues, mais profondément pour l'intimité dans laquelle ils nous font pénétrer, comme si Marco nous ouvrait et nous montrait notre cancer. C'est scandaleux d'être aussi chirurgical que ça, avec une douceur extrême"²⁵.

²⁴ François Chalais, "De la bassesse considérée comme l'un des beaux-arts", *Le Figaro*, 2 juin 1973.

²⁵ Michel Piccoli, interview de Serge Toubiana, supplément spécial des *Cahiers du cinéma*, 1998.